

Dans l'amertume de son âme

RÉFLEXION DU FRÈRE JOHN HAMILTON, C.F.X.

Dans le premier livre de Samuel, au chapitre 1, verset 10, nous lisons : «*Dans l'amertume de son âme, Anne pria Yahvé et elle pleura beaucoup*»,

Elvin Semrad, un psychothérapeute de grande renommée du siècle dernier, avait l'habitude de dire à ses étudiants : «*Le patient est soit aux prises avec la tristesse, ou avec la colère, ou encore avec la peur. Toute autre affliction est superficielle*». Aujourd'hui, dans la première lecture, l'on nous raconte l'histoire d'Anneⁱ qui se présente devant le Seigneur dans le temple. Elle est venue prier alors que, dans sa détresse, elle oscille entre l'espoir et le désespoir. De fait, elle devient si perturbée pendant la prière qu'elle fait monter vers Dieu que le prêtre Éli croit qu'elle est ivre. Trop souvent nous avons fait l'expérience que notre prière frôle l'insipidité. Dans notre prière personnelle, comme dans notre prière communautaire, nous avons souvent l'impression de dire de simples mots, de nous plier à une obligation; nous n'éprouvons pas du tout le sentiment de vivre une rencontre personnelle. En ce qui me concerne, cela ne m'arrive pas souvent d'éprouver le sentiment de vivre une rencontre personnelle parce que, selon les mots d'Elvin Semrad, je ne suis là que superficiellement. Je me présente à la prière sans être «*accablé par la tristesse, par la colère ou par la peur*».

Thomas Merton affirme que la vraie prière est proche de ce que Pierre a expérimenté lorsqu'il saute hors de la barque, se met à marcher sur l'eau et enfonce. Comme nous le lisons dans saint Matthieu (14, 30), Pierre s'écrie alors : «*Seigneur, sauve-moi!*» La vraie prière est une rencontre avec Dieu provoquée à partir du centre névralgique de qui nous sommes, des profondeurs de ce qui nous tombe dessus, de la terreur qui s'empare de nous alors que nous sommes en train de sombrer. Durant pratiquement toutes nos heures de veille, nous vivons une vie éloignée de ce qui remue au fond de notre âme. Entre nous, et même à nous-mêmes, nous ne démasquons que des aspects de notre vie qui sont socialement convenables et admissibles. En grande part, nous dirigeons et déployons notre vie en surface et dissimulons – au mieux à l'arrière-plan – ce qui nous arrive et ce qui nous émeut; trop souvent nous allons même jusqu'à le réprimer et le nier.

Quand nous nous rendons à la prière avec les seules préoccupations sociales et culturelles ordinaires de notre vie, il ne peut y avoir de rencontre avec Dieu, avec le Mystère, puisque alors nous dirigeons notre propre vie et nous avons également mainmise sur l'objet de notre attention. Dieu ne se laissera pas diriger par nous. Comme le métropolite Anthony Bloom le signale, ce que nous prenons comme absence de Dieu est en réalité notre propre absence. Dans la lettre aux Hébreux au chapitre 5, verset 7, nous lisons : *«C'est lui qui aux jours de sa chair, ayant présenté, avec une violente clameur et des larmes, des implorations et des supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort, et ayant été exaucé en raison de sa piété.»* (Heb 5,7)

À moins que nous parlions de notre propre voix, Dieu ne peut pas nous entendre. Anne est incitée à prier à cause de *«l'amertume de son âme»*. Jésus, selon l'auteur de la lettre aux Hébreux, est entendu parce qu'il soumet sa vie entière à Dieu dans chacune de ses facettes douloureuses. Il doit en être ainsi pour nous.

Contrairement à ce que prétendent vouloir imposer les décrets de notre culture exhibitionniste, il faut dans nos relations avec les autres adopter des manières de vivre qui soient inspirées par la déférence et la compassion. Nous devons nous rendre capables d'être avec les autres et pour les autres sans les accabler déraisonnablement de ce qui nous préoccupe. Pour notre vie avec Dieu, pour notre vie de prière, cependant, c'est différent. C'est au niveau de l'âme, où nous éprouvons notre besoin impérieux de la présence de Dieu, de son amour, de sa miséricorde, que sera déclenchée notre prière. Dieu aspire être avec nous, mais cela exige de notre part que nous nous mettions nous-mêmes en présence de Dieu, que nous offrions à Dieu qui nous sommes au plus profond de notre être et ce que nous vivons de plus fort. C'est cela la soumission dont parle la lettre aux Hébreux, c'est-à-dire de s'en remettre à Dieu en ce qui regarde notre insuffisance et nos besoins, Lui à qui nous avons recours *«pour nous connaître, pour nous comprendre et pour nous aimer»*.

Quelle est donc grande la puissance de la prière! On dirait une reine ayant à chaque instant libre accès auprès du roi et pouvant obtenir tout ce qu'elle demande. Il n'est point nécessaire pour être exaucée de lire dans un livre une belle formule composée pour la circonstance; s'il en était ainsi... hélas! que je serais à plaindre! ... En dehors de l'Office divin que je suis bien indigne de réciter, je n'ai pas le courage de m'astreindre à chercher dans les livres de belles prières, cela me fait mal à la tête, il y en a tant! ... et puis elles sont toutes plus belles les unes que les autres... Je ne saurais les réciter toutes et ne sachant laquelle choisir, je fais comme les enfants qui ne savent pas lire, je

dis tout simplement au Bon Dieu ce que je veux lui dire, sans faire de belles phrases, et toujours Il me comprend... Pour moi, la prière c'est un élan du cœur, c'est un simple regard jeté vers le Ciel, c'est un cri de reconnaissance et d'amour au sein de l'épreuve comme au sein de la joie; enfin c'est quelque chose de grand, de surnaturel, qui me dilate l'âme et m'unit à Jésus.

(Thérèse de Lisieux, *Histoire d'une âme*, chapitre XI)

Traducteur :

Frère Jean-Claude Éthier, S.C.

ⁱ Voir la messe de la férie, Temps ordinaire, 1^{re} semaine après la fête du baptême de Jésus.